



HAL
open science

Les fêtes de l'indépendance. Inversion du regard et performance du corps

Malika Rahal

► **To cite this version:**

Malika Rahal. Les fêtes de l'indépendance. Inversion du regard et performance du corps. Morgan Corriou et M'hamed Oualdi. Une histoire sociale et culturelle du politique en Algérie et au Maghreb: études offertes à Omar Carlier sous la direction de Morgan Corriou et M'hamed Oualdi, 2018. halshs-01940625

HAL Id: halshs-01940625

<https://shs.hal.science/halshs-01940625>

Submitted on 30 Nov 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les fêtes de l'indépendance

Inversion du regard et performance du corps

Malika Rahal
historienne, Institut d'histoire du temps présent (CNRS)
malika.rahal@cnrs.fr

Ceci est la version auteur de l'article « Les fêtes de l'indépendance. Inversion du regard et performance du corps » in Morgan, Corriou, et Oualdi M'hamed. *Une histoire sociale et culturelle du politique en Algérie et au Maghreb: études offertes à Omar Carlier*. Book, Whole. Paris: Éditions de la Sorbonne, 2018.

En Algérie, 1962 est un temps complexe. C'est tout à la fois la fin d'une guerre de libération de près de huit ans, avec le cessez-le-feu d'Évian signé le 18 mars. Avec l'indépendance du pays début juillet, c'est aussi la fin d'une colonisation française de 132 années. 1962 marque également la naissance d'un nouvel état, la République algérienne, dont les premières institutions se mettent en place à l'automne. Mais 1962 est, de manière plus générale, un temps de ferveur collective d'une rare intensité, dont les échos dépassent largement les frontières du pays. C'est l'un des paroxysmes de cette guerre qui se termine, et un temps d'angoisse : l'angoisse de la violence de l'Organisation Armée secrète (OAS) qui précipite le départ de ceux qu'on appelait les « Européens d'Algérie » ; l'angoisse de ceux qui voient leur monde s'effondrer et ne se reconnaissent pas dans le pays naissant — c'est le cas de nombre de Français d'Algérie —, et la peur de l'effondrement de cet état neuf face aux risques de la famine, de la guerre civile et de nouvelles formes d'impérialisme.

Poser aux témoins la question de leurs souvenirs de « 1962 », ou de « l'indépendance », c'est d'abord faire venir des récits de festivités spectaculaires :
Donc le 5 juillet c'était... Une ivresse absolue. J'ai connu ça plus tard, ça s'appelle l'orgasme. [...] La fête était partout. Ça dansait, ça tambourinait [...] Les gens sortaient, ça tapait du tambour, les gens défilaient, c'était l'hystérie collective, on voyait des femmes qui s'évanouissaient, ça pleurait, ça chantait et ça durait comme ça pendant des jours et des jours.

C'est là, sans doute, au cœur même de ces festivités qu'il faut donc commencer à explorer 1962. Car 1962 révèle les corps des Algériens d'une façon nouvelle, alors même que le partage entre ceux qui sont Algériens et ceux qui ne le sont pas est en train cours de définition. Les témoins disent tous l'ivresse, les évanouissements, le bruit et l'excitation, soulignant à quel point ces festivités furent une expérience du corps, avec une présence particulière des femmes. Pour beaucoup, et notamment pour les enfants qui n'avaient connu que la guerre, l'annonce du cessez-le-feu puis

¹ Les termes « européen » et « musulman », lorsqu'ils sont employés comme catégories raciales et racistes pour décrire la ségrégation coloniale seront toujours utilisés entre guillemets.

² Entretien avec Idir Sadou, né en 1948, Montréal, 3 novembre 2013. Arrivé à Alger vers quatre ans, il a six ans lors des festivités de l'indépendance. Il serait ensuite militant étudiant et militant de gauche.

l'indépendance furent un retour à la fête et à la danse après le temps de la guerre. Dans les entretiens d'aujourd'hui, le souvenir de 1962 prend une dimension plus mythique encore chez ceux qui étaient enfants à l'époque.

Interrogés sur l'indépendance, bien des témoins ne se lancent pas tout de suite dans leur récit. Ils passent par un temps de silence, cherchent leurs mots et les mots qu'ils trouvent ne peuvent exprimer l'ampleur de l'événement. L'intensité du souvenir se lit alors dans le corps, le visage qui s'illumine, le sourire, le rire parfois. Et parfois mon insistance provoque des larmes. Aucune citation ne peut restituer ce moment de paroxysme où le corps prend le relais d'une parole impuissante³ ; ni ce que les expressions du corps ajoutent aux récits. Mais c'est ce moment, répété d'entretien en entretien, qui indique précisément l'importance de ce qui se joue.

Les festivités commencent en mars 1962 après le cessez-le-feu, et deviennent plus spectaculaires en juillet avec l'indépendance. Dans le cadre d'une recherche plus large sur l'année 1962, je voudrais ici étudier ces festivités pour explorer comment l'année 1962 transforme le(s) corps algérien(s), corps individuels et corps collectif. L'enquête mobilise les récits des témoins, entretiens, mémoires, rapports consulaires américains notamment ou rapports d'ONG, mais aussi les photographies et films tournés à l'époque.

Le début des festivités en mars

Dans les témoignages, les fêtes du cessez-le-feu et celles de l'indépendance sont parfois difficiles à distinguer, car elles s'enchaînent de façon continue. Elles sont mêlées aux moments de deuil lorsque les maquisards de retour apportaient les nouvelles de la mort de tels ou tels de leurs compagnons. Les célébrations sont aussi entrecoupées de déplacements pour fuir la violence de l'OAS, et de retours de l'angoisse. À bien y regarder cependant, on réalise que les images, fixes ou animées, des fêtes de mars sont plus rares, et le plus souvent privées.

Draâ El Mizan, mars. Une foule d'hommes et de femmes, défilant à la campagne, presque dans un chemin creux. Il fait encore froid, et les hommes portent manteaux et burnous. Plusieurs hommes au premier plan marchent en levant l'index. La photographie, confiée par Salah Ouzrourou, ancien officier de la wilaya 4, a été prise par un autre combattant, dont il a oublié le nom aujourd'hui. Hommes, enfants, femmes sont à l'arrière-plan : c'est sans doute la totalité du défilé du secteur — soit une petite centaine de personnes — qui regarde le photographe. Il n'y pas de spectateur à l'exception du *mujahid* qui prend la photo. Les participants posent pour tous ceux qui regarderont la photographie, et pour nous aujourd'hui.

³ Au sujet du paroxysme, voir notamment concernant l'Algérie Rahal, Malika. « Fused Together and Torn Apart: Stories and Violence in Contemporary Algeria ». *History & Memory* 24, n° 1 (2012): 118-51.

Le concept de paroxysme est exploré de façon plus large dans un séminaire conduit depuis 2013 par Christian Ingraio, Quentin Deluermoz et Hervé Mazurel à Paris sous le titre « Exploration du paroxysme ».



Photographie mars 1962, avec l'aimable autorisation de Salah Ouzrourou.

Plus intimes, plus familiales, ou inscrites comme à Draâ El Mizan à l'intérieur des quartiers ou des villages, les festivités de mars furent moins spectaculaires que celles de juillet. Sans doute le caractère encore incertain de ce qui pouvait se passer dans les jours suivants, la menace de l'OAS de faire monter encore le niveau de la violence en cas de cessez-le-feu et l'absence de contrôle effectif de l'espace public par des autorités algériennes ont-ils freiné les manifestations de joie.

Alger, 19 mars. Le consul américain, William Porter, sort à deux reprises ce jour-ci pour prendre le pouls de la ville. Il circule dans le centre et à Bab el-Oued — deux quartiers européens — et rend compte à l'ambassade américaine à Paris, le matin, et de nouveau en fin d'après-midi : « alors qu'il y avait quelques personnes le matin, les rues étaient totalement désertes l'après-midi. »

Le journaliste de radio français Claude Joubert restitue pour « Inter actualités » l'atmosphère d'Alger en ce premier jour du cessez-le-feu. Dans les quartiers européens du centre-ville et de Bab el-Oued, il décrit une population refermée sur elle-même derrière des volets clos. Mais dans la Casbah, il trouve une atmosphère à la fois festive et retenue, encadrée par le FLN⁵, en tout cas, sans exubérance. De fait, une seule image de l'agence photographique Getty Image, parmi des dizaines de

⁴ National Archives and Records Administration (NARA), RG59, CDF60-63, box 1800, political affairs, French Africa. Télégramme entrant de Paris, 19 mars 1962.

⁵ Reportage « L'ambiance à Alger pour ce premier jour de cessez-le-feu », émission Inter actualité du 19 mars 1962, Claude Joubert, Institut national de l'audiovisuel (INA), <http://www.ina.fr/audio/P12026202>, consulté le 21 juillet 2017.

photographies portant sur l'année 1962 en Algérie, illustre les festivités de mars : elle montre une foule de jeunes hommes, enserrée dans une ruelle de la Casbah.



Getty, Casbah.

Mars, c'est déjà le soulagement et la relative détente mais ce n'est pas donc encore la libération des corps, et la libération spatiale que sera juillet. Racontant « son » 1962 dans les maquis de Palestro (aujourd'hui Lakhdaria), un ancien combattant de la wilaya 4 évoque avec émotion la venue jusqu'aux maquisards des habitants de la région, portant leurs plus beaux vêtements et apportant de la nourriture. La fête avait duré des semaines :

سمانات! سمانات! ما كناش نرقدوا. والله ما كناش نرقدوا!

[« Des semaines! Des semaines! Nous ne dormions pas ! Je te jure, nous ne dormions pas ! » Il rit de plaisir à ce souvenir.⁶]

Même si le cessez-le-feu n'était pas vraiment la fin de la guerre, mais seulement l'ouverture d'une période transitoire, même s'il y avait encore des escarmouches, ajoute-il, les gens étaient heureux, et les corps des combattants se détendaient :

Pour la première fois, on dormait sur nos deux oreilles. Au lieu de combattre les maquisards, l'armée française était plus occupée à combattre l'OAS.

Pour les civils, ces festivités répétées ou continues sont associées au retour progressif chez eux des maquisards :

Je me souviens du retour des maquisards, c'était la fête tous les soirs. C'était mes premières danses. On n'a pas eu d'enfance : ma mère nous racontait, mon frère et moi, les mariages d'avant. L'indépendance, tu n'as plus peur. Parce qu'enfant, la hantise c'est que ton père se fasse arrêter⁷.

⁶ Communication personnelle avec Tahar el-Houssine, né en 1938, Alger, 20 juillet 2017, à partir de notes.

⁷ Ouarda Siari Tengour, née en 1948, historienne. Communication personnelle, Belfort, 30 novembre 2011, à partir de notes.

La fête est omniprésente dans des entretiens qui expriment les corps (un peu) libérés de la peur et des privations. Certaines familles avaient adopté avec le déclenchement de l'insurrection des pratiques similaires au deuil : la renonciation aux fêtes ou à la normalité des rituels de la vie, comme le moratoire sur les circoncisions⁸. Le cessez-le-feu marquait pour elles la fin de cette suspension du temps, et le possible retour à normalité de la vie familiale avec ses fêtes, rituels du corps et danses mais aussi ses deuils. Les retours des maquis autorisés par le cessez-le-feu, et une liberté de circulation accrue permettent aux nouvelles, parfois mauvaises, d'atteindre les familles et les fêtes sont constamment entrecoupées de deuils. La guerre avait aussi repoussé pour beaucoup de combattants le temps du mariage, souvent organisé dans les semaines ou les mois suivant leur retour. Ces fêtes se prolongent donc, malgré la violence accrue de l'OAS en particulier contre les villes d'Alger, Oran, ou Sidi Bel Abbès. La détente est donc très relative, malgré l'assurance d'une indépendance proche.

Les fêtes de juillet

En juillet, les festivités sont bien différentes. Ce qui change, c'est d'abord la possibilité d'occuper la rue et les espaces publics de tous les quartiers, y compris les centres-villes où la présence « européenne » était la plus marquée. L'automobile est un objet central dans ces festivités. Parfois c'est la voiture, ou une moto et à défaut, un vélo, ou une charrette. Mais le véhicule roi, c'est le camion, utilisé comme une scène pour donner à voir les corps, les groupes, et finalement le corps collectif. Dans un double mouvement, la foule se montre du haut des camions, alors que depuis la rue, la foule se découvre. La hauteur et le point de vue que permet le camion, c'est aussi ce qui explique son ubiquité dans les sources photographiques et filmées. À défaut de camion, on recherche une hauteur permettant de contempler la foule qui constitue elle-même l'événement, c'est-à-dire de se voir : balcons, parapets, lampadaires ou arbres sont occupés par des grappes de gens.

Ce qui se joue là, c'est une spectaculaire inversion du regard. D'ailleurs durant les fêtes de juillet, la foule chantant et dansant est documentée, photographiée, filmée, décrite, et sa performance vue, enregistrée et retransmise, participe de la réussite de l'événement. Elles traduisent un plaisir auquel participe le fait de « se voir », comme une réaction au déni de la période coloniale, ce temps où, selon Pierre Claverie⁹, les « indigènes » étaient aux yeux des « européens » aussi transparents que les animaux ou les pierres, à moins qu'ils ne soient convenablement orientalisés, c'est-à-dire représentés selon un imaginaire strictement européen et soumis à un rapport hégémonique¹⁰.

⁸ Entretien avec Abdelkrim Baba Aïssa, né en 1949, homme de théâtre, Paris, le 18 décembre 2015.

⁹ Pierre Claverie (1938-1996) était né français d'Algérie à Bab el-Oued. Il est devenu prêtre, puis archevêque d'Oran après l'indépendance et a été assassiné en 1996.

¹⁰ Edward W. SAID, *Orientalism: Western Conceptions of the Orient*, Londres, Penguin Books, 1995, p. 1-7. Pour une approche plus spécifiquement algérienne de la question de l'image photographique, voir

1962 réalise ainsi l'un des éléments essentiels de la révolution : il est l'accomplissement d'une révolution du regard. Cette foule de corps qui se montrent le 5 juillet cesse d'être une population colonisée et devient peuple, et la transformation participe de l'effervescence, de la ferveur, de l'ivresse des festivités prolongées de l'année 1962.

Le film de l'indépendance

Sétif, juillet 1962. Le décor, c'est d'abord les rues et les murs couverts d'affiches : « Référendum OUI à l'indépendance » ; « La révolution pour vaincre la Misère »...

Dans le stade de la ville, un meeting est organisé à la veille de l'indépendance. D'abord, la foule se promène sans but, profitant de l'atmosphère. Puis la foule immense se presse. Il fait chaud en juillet, et dans la mêlée, un homme est chargé de faire boire les enfants d'une bouteille. À l'orateur inconnu succède une oratrice ; derrière elle, trois combattantes en tenues kakis. Un autre homme est à la tribune : les lunettes sombres de Benyoucef Benkhedda, le second président du Gouvernement provisoire de la République algérienne sont reconnaissables entre mille.



Capture d'écran du film d'Alain Olmi, alias Jean Kersco, avec son aimable autorisation. Dans le stade de Sétif, un homme fait boire les enfants.

aussi Omar CARLIER, « L'émergence de la culture moderne de l'image dans l'Algérie musulmane contemporaine (Alger, 1880-1980) », *Sociétés & Représentations*, 24, 2008, pp. 321-352.

Alain Olmi qui tient la caméra ce jour-là, avait été « officier des affaires algériennes », il avait été nommé adjoint de Section administrative spécialisée¹¹ près de Sétif. Il raconte :

Le jour de l'indépendance, j'étais en civil. J'ai suivi la foule, je me suis retrouvé par hasard au grand meeting qui avait lieu au stade de Sétif. J'étais placé très haut, accroché à un grillage, les gens me soutenaient¹².

Ses images nous plongent dans la rue, au cœur même de la foule. Les drapeaux couvrent monuments et immeubles et les enfants portent des tenues de fêtes tricolores au milieu de dizaines de vélos, des carrioles et des camions. Et puis il y a encore ces index levés, sans que la bande son ne nous indique ce qu'on invoque ou qu'on chante avec ce geste.

Dans ce montage de 13 minutes, Alain Olmi conserve aussi les images d'un grand rassemblement à l'extérieur de la ville, un champ où l'on vient de loin pour se rassembler et défiler vers la ville. On danse aussi. Même en l'absence de son correspondant à l'événement, les images seules disent le retentissement sonore de la foule. Les corps saisis par l'image animée dans leurs battements et leurs saccades disent mieux que les photographies la sonorité du moment. On chante, on crie, on applaudit. Une jeune femme scande de la main sur le toit de la voiture, et on reconnaît aussitôt le rythme : *Ta-hyal ja-za-ir* (- - ---). Une autre, agrippée à sa voiture, bat la mesure sur sa propre cuisse, et on lit sur ses lèvres : « *Ta-hya - - Ta-hya - -* ».

Tels des chefs d'orchestre, de jeunes hommes encadrent les portions de défilé. On défile en tous sens, par sous-groupes : ici passe un groupe de scouts, là un autre, ou une école, ou un syndicat, ou une association. Une femme un peu âgée soulève son haïk noir et traverse seule la rue, très vite, en tenant à bout de bras la hampe d'un drapeau. C'est la dernière image du film, et elle est répétée par deux fois au montage : sans doute a-t-elle touché Alain Olmi comme elle touche les spectateurs d'aujourd'hui.

Jijel, juillet 1962. Un autre film amateur a été mis en ligne récemment¹³ sous le titre *Fêtes de l'indépendance à Jijel. Juillet 1962*, et a été réalisé à partir d'images filmées par Marcel Eyrygnoux, enseignant à Jijel.

Il semble qu'en juillet 1962, sans doute le 5, cet enseignant français ait filmé la rue depuis son balcon. Ici, on marche en famille ou par école, par classe ou par groupe scout comme ces petites filles en robes blanches portant des drapeaux et pressées par des femmes plus âgées. On circule à pied, en camion, en voiture et même en vélo,

¹¹ Les SAS sont des unités créées en 1955 et qui ont un double but de pacification (c'est-à-dire de répression) et d'action psychologique.

¹² « Jean Kersco. En Algérie pour maintenir la paix, il filme les fêtes du 5 juillet 1962 à Sétif. J'ai choisi d'aller en Algérie pour montrer qu'il était possible de faire la paix », *El Watan*, 7 juillet 2012. Le montage dure 13 minutes, et indique précisément les sources de la bande son reconstituée. Seules les images datent de juillet 1962.

¹³ Vidéo disponible à l'adresse http://www.dailymotion.com/video/x189pf_fete-de-l-independance-a-jijel-1962_news, mise en ligne par « Hocine16 », consulté le 22 mai 2017.

comme ce jeune homme qui pédale en tenant d'une main son drapeau calé contre son épaule. Ce n'est pas encore la foule compacte, mais on sent déjà le désir de parader dans la lenteur avec laquelle on circule. Pas de fièvre, ni de frénésie ici : nous sommes sur la rue de la Plage, à l'est du centre ville et du casino, dans les coulisses de l'action, à l'endroit où l'on s'ordonne pour me mettre en route, et où l'on revient après avoir défilé. Car la scène proprement dite, le lieu où la performance festive se déroule, est le centre ville.

La performance sociale

Avec leur public, leurs décors, leur mise en scène — spontanée ou plus organisée —, ces festivités de 1962 sont ce que Jeffrey C. Alexander nomme une performance sociale, un moment par lequel les acteurs mettent en scène le sens de leur situation sociale¹⁴. Cette performance relie ceux qui y participent et ceux qui l'observent ; son efficacité dynamise et stimule les participants. Elle contribue, et c'est essentiel pour nous ici, à leur fusion, autrement dit, la performance lorsqu'elle est réussie permet aux participants de faire corps. Or, en 1962, de mars à juillet, c'est une répétition de moments festifs au fil desquels un répertoire de gestes, de signes, de slogans sont reproduits et transmis, donnant son sens à la performance.

Les conditions de la performance : les acteurs

La performance sociale, comme rituel théâtral, exige d'abord des acteurs — ici ceux qui « font foule » dans les rues — et un public : durant les festivités de l'indépendance, public et acteurs sont interchangeable. C'est soi-même que l'on impressionne et que l'on transforme à travers la mise en scène du corps collectif. Ces acteurs se rendent donc endimanchés à la performance : les ouvriers émigrés viennent en costumes aux réunions festives organisées par la Fédération de France du FLN ; dans les défilés, garçons et filles portent la tenue des scouts, d'autres des costumes de fête souvent inventés et cousus pour l'occasion :

Nos parents nous ont cousu tous des robes ou des tenues en drapeau. Et je me rappelle ma mère, ma tante et puis la femme de mon oncle avaient de belles robes de leurs mariages, elles les ont défaites, pour enlever les paillettes parce qu'on arrivait pas à en trouver, pour leur enlever les couleurs qui leur manquaient pour nous faire des robes en vert et blanc et avec les étoiles rouges. Les étoiles étaient les paillettes qu'ils ont enlevées de leurs caftans, de leurs robes de soirée.¹⁵

Ces tissus et sequins des robes d'autrefois sacrifiés pour coudre des costumes et des drapeaux sont le symbole de la renaissance vécue de la façon la plus intime. Sur les têtes des enfants, des calots vert et rouge, parfois ornés d'une étoile et d'un croissant

¹⁴ Voir Jeffrey C. Alexander et son excellente discussion par Jonathan Wyrzten : Jeffrey C. ALEXANDER, « Cultural Pragmatics: Social Performance Between Ritual and Strategy », *Sociological Theory*, vol. 22, n° 4, 2004, pp. 527-573 ; Jonathan WYRTZEN, « Performing the nation in anti-colonial protest in interwar Morocco », *Nations and Nationalism*, vol. 19, n° 4, 2013, pp. 615-634. Je n'ai pas lu cet article mais le travail de Wyrzten me semble problématique sur le Maroc, car il ne se fonde pas sur des sources primaires mais secondaires. Oui, mais je l'utilise seulement pour la discussion théorique des travaux d'Alexander de la première partie de l'article.

¹⁵ Entretien avec FZ, née en 1952, Alger, 4 décembre 2013.

rouge. Des bandeaux rouges et vert ceignent les cheveux des femmes. Des foulards rouges leur servent de ceinture. Les petites filles portent des jupes vertes. Les jeunes femmes des cravates rouges. On a cousu des gilets verts portés sur une chemise blanche...

Ce n'est pas la première fois que les costumes servent de symboles. Des festivités de 1962, Idir Sadou fait un saut en arrière vers les manifestations de décembre 1960, qu'il avait vécues à el-Biar :

Je me souviens, j'avais une chemise blanche et un pull sans manche vert. Je n'avais pas de rouge, ou je n'avais pas osé le mettre.

Malgré ses précautions, il avait été frappé par un parachutiste français. D'autres avaient osé, comme Khalida Hamrouche, qui à Djelfa portait alors une robe verte cousue de galon rouge¹⁶. Mais en juillet 1962, la liberté d'arborer les couleurs est totale, et totalement créative.

Ces symboles, couleurs, et mêmes certains slogans de 1962 ont une histoire. Ils ne naissent pas dans le fracas de l'année zéro, mais se sont forgés dans la longue vie des mouvements nationalistes et associations culturelles et sportives depuis la fin des années 1920, dont Omar Carlier a été l'un des premiers et des plus fins observateurs¹⁷. L'habitude de chanter des chansons ou des slogans, de brandir des fanions, de porter des brassards ou des calots s'est développée dans les mouvements scouts et dans les partis politiques. La guerre aussi a contribué à forger ou transformer les symboles et les pratiques, des youyoux aux slogans : ainsi, les drapeaux algériens, celui du MTLD (devenu celui de l'Algérie indépendante) et celui de l'UDMA (dit « drapeau de l'Émir Abdelkader »), sont-ils devenus un, en même temps que le FLN affirmait son hégémonie. D'ailleurs comme les journaux partisans des années 1940 et 1950 le faisaient parfois, l'imprimerie du FLN de la base marocaine imprimait fanions et drapeaux en prévision de l'indépendance¹⁸. Par ailleurs, la coutume de fabriquer des drapeaux artisanaux, conservés sur eux par les maquisards est encore révélée par les objets personnels d'anciens *mujahidin* déposés au Musée de l'Armée. C'est dans ce répertoire de références anciennes que l'on puise en 1962 pour donner sens à la grande performance collective de l'indépendance. Il fournit le cadre commun, où des inventions plus récentes peuvent être expérimentées, où les moments d'improvisation peuvent se déployer et prendre sens.

Les décors

Outre les acteurs, la performance sociale nécessite des décors. Le décor le mieux connu des festivités de juillet est celui des villes emplies de slogans et de dessins. Dans la Casbah d'Alger, filmée en couleur durant les festivités pour un

¹⁶ La robe est exposée au Musée de l'Armée, à Alger (visite le 25 juillet 2017).

¹⁷ Voir notamment Carlier, Omar, *Entre Nation et Jihad : histoire sociale des radicalismes algériens*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1995.

¹⁸ « Nous imprimions des drapeaux en prévision de l'indépendance » Entretien avec Mohammed Frioui, ancien imprimeur de l'ALN, *el Watan*, 8 juillet 2012.

documentaire américain¹⁹ apparaissent des inscriptions murales : le dessin un peu enfantin d'un *mujahid*, des inscriptions (« تحي الجزائر » [vive l'Algérie], « honneur aux martyrs », « votez oui » peint jusque sur les marches de l'escalier), le drapeau omniprésent, et partout les fanions colorés.²⁰

Alors qu'en mars, les festivités étaient restées circonscrites au quartier voire à la sphère intime, le décor change et les fêtes de juillet débordent vers les quartiers européens, largement dépeuplés par les départs en masse. Mohammed Bousmaha, commandant dans la wilaya IV, raconte le défilé du 5 juillet, lorsque différents bataillons se rencontrent au carrefour de l'Agha, à Alger, pour avancer ensuite vers l'actuelle place des Martyrs en passant par les boulevards Baudin (auj. Amirouche) et Carnot (auj. Zirout Youcef).

Au moment où nous allions reprendre les véhicules pour nous diriger vers Sidi Ferruch, la population s'opposa à notre départ en nous demandant de traverser Bab El Oued jusqu'au stade Ferhani (Marcel Cerdan).

[...] Les maquisards, sous les yeux ébahis des habitants pieds-noirs et OAS, pénètrent pour la première fois à Bab El Oued par la rue du cinéma Majestic, accompagnés par une foule en liesse qui scandait des slogans nationalistes en particulier : « Bab El Oued Dah El Oued » [Bab el-Oued, le fleuve l'a pris], sous les youyous stridents des femmes²¹.

Dans un témoignage écrit, Abdelkrim Badjadja raconte « son » indépendance à Constantine. Le 5 juillet 1962, il se trouve dans un groupe de lycéens rassemblés au Jnan az-Zawaliyya, que le langage courant traduisait par « le square des pauvres », qui à l'époque coloniale s'opposait au « square des riches » (Jnan al-Morqantiyya), plus beau, doté de bancs mais interdit à la population colonisée – sans qu'il soit clair si c'était par la loi, ou par la pratique de la ville coloniale. Il était l'objet de slogans de manifestations durant les années 1940 : « nous payons les impôts, nous voulons le jardin »²². Or en ce jour de juillet 1962, jeunes hommes et femmes quittent le « jardin des pauvres » :

Le cortège s'ébranle en silence d'abord [...] Arrivés à la hauteur de la rue Pinget, nous quittons le boulevard pour nous engouffrer dans la rue où n'habitent que des familles européennes qui n'ont pas encore quitté l'Algérie.

« Étudiants avec nous... Étudiants avec nous... Étudiants avec nous... » Le message est reçu cinq sur cinq par les familles européennes. Tout le monde se précipite aux balcons. Nous invitons les lycéens et les étudiants français à se joindre à nous pour partager la fête. Le FLN visait en quelque sorte à rassurer ces familles, qui nous applaudissent au passage. Aucun étudiant français ne se joint à nous, mais le message a été transmis et bien accueilli... Ce qui encouragera certains à finir par sortir, ne serait-ce que par curiosité, aucune menace ne planant sur eux.

¹⁹ *America Salutes Algerian Independence, 1963*. National archives and records administration. Ce document est désormais disponible en ligne : <https://www.youtube.com/watch?v=bffEtn7BTG0> (consulté le 26 juillet 2017).

²⁰ Le bilinguisme des graffitis s'exprime à la fois par le degré de francisation de ceux qui sont en mesure d'écrire. Mais les « Européens » restés en Algérie votent également, et beaucoup de messages s'adressent à eux, avec le souhait qu'ils se sentent pleinement Algériens.

²¹ « Vérités sur les cérémonies du 5 Juillet 62 Alger-Sidi Ferruch », *El Watan*, 04 juillet 2017.

²² Entretien avec Nouredine Abdelmoumen, né à Constantine en 1938, décédé en 2017, Alger, 11 mars 2011.

Partir du « jardin des pauvres », symbole de l'exclusion spatiale des colonisés, pour marcher ensuite vers les quartiers des européens pour les inviter à rejoindre le cortège, c'est opérer le renversement de la dynamique spatiale de la colonisation.

Dans le récit de Abdelkrim Badjadja, ceux qu'il appelle « les nidham », membres du FLN qui organisent, indiquent les tracés des défilés, dictent les slogans, sont les metteurs en scène de la performance. Mais les rôles sont fluides et on passe de l'un à l'autre parfois en changeant de costumes. Lui-même se retrouve le 6 juillet dans la peau d'un « nidham », assurant le service d'ordre devant l'entrée du cinéma Cirta où il retrouve son enseignant, M. Muscat et son épouse qui « ne veulent rien rater » des spectacles donnés pour l'indépendance. Là encore, représentations théâtrales, festives et politiques à la fois, on puise dans le répertoire de performances constitué dès avant la guerre avec le développement de compagnies théâtrales, les mouvements de jeunesse, notamment les scouts, et par activités festives des partis politiques ou de l'association des ulama. À Constantine, elles étaient souvent organisées au Cirta. Les partis politiques et l'association des ulama se sont effacés après 1956, le mouvement associatif est devenu difficile à suivre dans le fracas du conflit et l'organisation collective de la société dans la guerre est mal connue. Or, voici que d'un coup, à l'heure dite, les festivités rendent visibles groupes, pratiques et références qui se sont maintenues ou transformées durant la guerre. Avec la fin de la violence et de la clandestinité, sur l'extraordinaire scène qu'est l'espace public symboliquement reconquis, c'est toute une société qui déploie ses formes d'organisation.

L'élément le plus remarquable de la mise en scène des festivités de juillet est certainement la gestion du calendrier de la performance. Le 1^{er} juillet, lors du scrutin d'autodétermination, les Algériens se prononcent pour l'indépendance à une écrasante majorité. Le 3 juillet le général de Gaulle reconnaît l'indépendance du pays : les pouvoirs sont alors remis à Abderahmane Farès, chef de l'Exécutif provisoire. Mais la date choisie pour signifier l'indépendance est le 5 juillet, en écho à la capitulation du Dey Husayn d'Alger, le 5 juillet 1830. Plusieurs témoignages indiquent, entre le 1^{er} et le 5 juillet, un temps de la retenue : les consignes reçues encouragent à rester chez soi, même s'il n'est pas certain que la retenue ait partout été respectée. La temporalité choisie, le tempo des événements, vise donc à mettre en scène le recouvrement de la souveraineté algérienne.

Contrôler ainsi le rythme des festivités, c'est encore une fois démontrer le contrôle de soi malgré la désorganisation et l'urgence, un contrôle croissant sur la population. Dans les semaines qui ont précédé l'indépendance, la question du contrôle de la population par le FLN, mais aussi de l'autocontrôle aura été centrale. La grande inquiétude des observateurs internationaux face à une violence de l'OAS qui les sidère était celle d'une réaction violente et massive de la population. C'est le cas par exemple des consuls américains, qui de mars à juin, craignent à chaque exaction de l'OAS l'écroulement du processus de paix. Or observent-ils, de façon générale — et à leurs yeux miraculeuse — le FLN parvient à éviter la vengeance populaire.

Pour autant, la mise en scène est souvent débordée : partout, les cortèges se croisent, des foules entières courent à travers une place, le long d'une rue. Le défilé de la wilaya 4 à travers Bab el-Oued semble avoir été improvisé. Partout aussi il y a de la mise en scène locale, de l'organisation de dernière minute qui accompagne la ferveur collective ainsi nourrie par cette possibilité de devenir, un temps, les metteurs en scène de soi-même.

Car pour les participants, ce qui marque ces fêtes c'est l'immense ferveur et la transgression qui l'accompagne. La foule des festivités, c'est un ensemble de corps pressés où les hommes et les femmes sont parfois séparés. Mais souvent cette foule est mixte, rendant la proximité des corps d'autant plus remarquable. La transgression est partout :

J'avais une tante qui a disparu quatre jours et quatre nuits. Elle est partie avec la foule, en plus elle était un peu joyeuse luronne²³. [Rires].

Les femmes et la maternité sont au cœur d'autres récits. Ainsi, Abdelhafidh Yaha, membre l'État-major de la Wilaya 3, est-il en charge de l'organisation de l'arrivée de Krim Belkacem et de Benyoucef Benkhedda à Tizi-Ouzou, le 12 juillet 1962 :

Sous un soleil de plomb et une chaleur suffocante, le service d'ordre peine à contenir la foule en délire, qui laisse éclater sa joie en ovationnant les orateurs. À un moment, on me passe un terrible message : un bébé qui était sur le dos de sa mère, vient de succomber à une insolation. Prise dans la foule en liesse, la pauvre femme l'a sans doute oublié. Je vais pour m'enquérir du drame et consoler la mère éplorée. En larmes mais digne, la brave femme ne cesse de répéter :
- Il est mort comme son père, en Moudjahid !²⁴

Ce motif de la maternité oubliée, ou abandonnée durant les festivités se retrouve dans nombre d'entretiens sous les traits d'une tante, ou d'une sœur faisant fi des conventions sociales. Des dizaines d'anecdotes invérifiables mettent en scène des femmes accouchées abandonnant leurs nouveaux nés à la maison pour festoyer dans les rues ; des femmes enceintes qui disparaissent et dont on craint qu'elles donnent naissance dehors aux « enfants de minuit » de l'indépendance algérienne. Aucune n'est vérifiable.

Ces histoires sont autant de légendes de 1962, miroir inversé des légendes de la Nakba, la « catastrophe » palestinienne de l'exil forcé de 1948, analysées par Jihane Sfeir, parmi lesquelles la légende de la femme qui, dans sa panique, se saisit d'un oreiller au lieu de prendre son nourrisson et ne se rend compte de son erreur qu'une fois la frontière vers le Liban franchie²⁵. Les analyser comme légendes ne signifie pas qu'elles ne soient jamais vraies, mais que leur répétition indique autre chose que l'histoire qu'elles racontent : dans le cas de la Nakba, c'est la soudaineté du départ et l'ampleur de l'empreinte traumatique ; dans le cas des festivités de 1962, c'est l'intensité de la fête, l'excitation des participants, et le bouleversement social qu'elles permettent.

²³ Entretien avec Nadjib Djoumi, né en 1953, Delly Brahim, 1^{er} juin 2012.

²⁴ Yaha, Abdelhafidh, *FFS contre dictature. De la résistance armée à l'opposition politique*, (édité par Hamid Arab), Alger, Koukou, 2015, p. 19.

²⁵ Sfeir, Jihane, et Henry Laurens, *L'exil palestinien au Liban : Le temps des origines*, Paris, Beyrouth: Karthala, 2008, p. 26.

Excitation, transgression et ferveur sont autant de signes de l'efficacité de la performance, et de son effet sur ceux qui y participent, et ceux qui assistent. L'effet mesurable, c'est la transformation du corps, sa résistance accrue à certains besoins élémentaires, comme l'indique la phrase souvent répétée : nous « ne dormions pas ».

Le film du cinéaste bulgare Christo Ganév, *La fête de l'espoir* est un des rares doté de la bande son d'origine, qui restitue l'ambiance sonore de l'immense performance collective. Ce qui frappe d'abord, c'est l'intensité sonore de cette ferveur partagée. Le son le plus fort est celui des slogans de la foule. Dans les mois qui ont précédé, « *Tahya al-Jaza'ir* » répondait à « Algérie française », le slogan de l'OAS lui aussi réduit à simple rythme qui pouvait être joué durant les fameux « concerts de casseroles ». Ce *Tahya al-Jaza'ir* répété à l'infini, y compris au cœur de la ville européenne, signe la victoire sur l'ennemi OAS ainsi évincé de l'espace sonore. Mais on entend d'autres slogans aussi, comme le très impressionnant « *يرحم الشهداء، يرحم الشهداء* » [miséricorde aux martyrs]. Les youyou sont omniprésents.

Sur ces rythmes, les corps dansent, ceux des hommes se mêlent, tambours à la main, cigarette à la bouche, lunettes de soleil sur les yeux, l'air crâne, en équilibre précaires sur le toit des camions, ils défient le danger.

Ce peuple qui, selon la belle expression de Jacques Berque, danse sa liberté²⁶, ne dort pas, j'ai entendu l'expression dans presque chaque entretien, comme dans la bouche de Slimane Benaïssa :

On était ivres de ça.

كُنَّا قَاعِ خَبْطِينَ. خَبْطِينَ بِالْإِيْتِقَالِ.

On ne dormait pas.

Peu importe qu'au petit matin, Christo Ganév filme des hommes assoupis dans un parc, sur les pavés, à l'arrière des camions. La fête reprenait le jour d'après, nous dit-il, durant quatre jours et quatre nuits.

La violence

Au cœur de cette ferveur, il y a un lieu où surgit la violence. Le 5 juillet à Oran, les festivités aboutissent à des tueries voire à des massacres d'« Européens ». Il s'agit de discuter ici le lien entre ferveur festive et passage à la violence.

Parler du cas d'Oran, c'est d'abord s'arrêter sur la spécificité de cette ville, dès avant le cessez-le-feu. Avec Alger, c'est en effet là que s'exacerbe la violence de l'OAS.

L'historien Fouad Soufi parle d'ailleurs pour la période qui va de mai 1961 à juillet 1962 de « bataille d'Oran »²⁷. Durant la période transitoire, c'est Oran qui impressionne le plus les observateurs étrangers : assassinats d'Algériens dans les

²⁶ Berque, Jacques, *Dépossession du monde*, Paris, Le Seuil, 2016.

²⁷ Soufi, Fouad, « Oran, 28 février 1962, 5 juillet 1962. Deux événements pour l'histoire, deux événements pour la mémoire », in *La Guerre d'Algérie au miroir des décolonisation françaises. Actes du colloque en l'honneur de Charles-Robert Ageron. Sorbonne, novembre 2000*, 635-83, Paris, Société française d'histoire d'outre-mer, 2000. Pour une perspective assez différente de la précédente, on verra Pervillé, Guy, *Oran, 5 juillet 1962 : leçons d'histoire sur un massacre. Chroniques*, Paris, Vendémiaire, 2014.

quartiers « européens », plasticages, mais surtout, encerclement des « quartiers musulmans » bombardés au mortiers, snipers tirant à vue, isolement des Algériens, difficultés d'approvisionnement, impossibilité de soigner ou d'évacuer les blessés leur font comparer ces quartiers à un ghetto²⁸. Il a fallu organiser les quartiers en état de siège, se défendre contre les incursions de l'OAS, et instaurer une forte autodiscipline pour éviter les incidents qui pourraient dégénérer. Cette fin de guerre semble bien avoir été pour Oran la période la plus meurtrière.

En juin 1963, après plusieurs mois d'enquête, les envoyés du Comité international de la Croix Rouge (CICR) rédigent un rapport sur les événements du 5 juillet 1962. Ils ont procédé à des d'entretiens directs, et font beaucoup d'efforts pour obtenir les rapports français du général Katz ainsi que les rapports des consuls américains. Au final, ils produisent une des sources les plus précises sur l'événement qui trouvent son origine au cœur même de la liesse :

Le 3 juillet, les résultats du vote ont été proclamés ; la liesse générale a commencé. On avait prévu certaines manifestations de joie pour le 5 juillet. Les Musulmans s'étaient passé le mot : cortèges, rassemblements, feux d'artifices, etc. Quelques personnes ayant prévu cela avaient quitté la ville la veille ou le matin²⁹.

Si ce rapport est une source remarquable, c'est du fait de la précision de la description des festivités qui commencent le 5 juillet, vue à travers l'œil de différents témoins, « européens » ou « musulmans ». On comprend que la ferveur ne peut évacuer la terreur des mois précédents :

Vers 10 h. du matin, cortèges d'enfants, jeunes filles, femmes etc. à travers toute la ville. La plupart d'entre eux n'étaient pas entrés dans la ville européenne depuis plusieurs mois. [...] Les manifestations semblaient avoir un caractère spontané, aucun organe officiel n'ayant été chargé de les organiser. [...]

Apparemment l'ordre régnait, aux dires de certains témoins. Mais un autre témoin qui traversa la foule en automobile, fut frappé de la tension psychologique ambiante [...]

Vers 11 h. on a vu des femmes musulmanes rentrer en courant chez elles en criant : l'OAS, l'OAS veut vous tuer, etc. Affolement général parmi elles. On apprit ensuite que le bruit avait été répandu que l'OAS avait tué 200 femmes musulmanes dans des autobus. Cela devait sérieusement contribuer à déclencher l'"Européennade"³⁰. [...]

Vers 11h30, un coup de feu est parti d'une maison, Place Foch. Les Algériens disent que c'est l'OAS, (ce qui est très discutable [...])

La riposte commença aussitôt.

Au cœur même de la ferveur collective, la rumeur d'un massacre par l'OAS (rumeur très plausible dans le contexte des semaines précédentes) fait naître la terreur. Dans le reste du pays, malgré la violence, le passage de la guerre à la libération fut scandé par des rituels et des célébrations qui malgré la violence, s'échelonnent des fêtes contenues de mars aux festivités plus effrénées de juillet. Mais à Oran, la tension n'a fait que croître. Même à Alger, les accords OAS-FLN du 17 juin — nommés parfois « second cessez-le-feu » — marquent une étape dans la conjuration progressive de la

²⁸ Voir notamment Archives du CICR B AG 251 008-015 CICR, Mission Dr. De Chastonay, rapport d'activité du 23 mai au 5 juin 1962.

²⁹ Archives du CICR, B AG 121 008-001.02, Oran, le 6 juin 1963. Essai de reconstitution des événements du 5 juillet 1962 à Oran, Rapport de M. A. Necker.

³⁰ Le terme inventé ici désigne le massacre des « Européens », comme on parlait de « ratonnade » pour le massacre des « rats », terme injurieux pour désigner la population colonisée.

violence. On passe ainsi par étapes de l'autodiscipline forte pour résister à la violence à une ferveur et une ivresse libératrice. À Oran en revanche, cette temporalité est entièrement écrasée, et il n'y a aucun relâchement de la tension des combats. Le résultat, c'est que le 5 juillet, la ferveur qui ailleurs libère les corps et autorise des transgressions festives, affaiblit à Oran l'autodiscipline qui avait jusque-là évité le passage à la violence vengeresse. On ne résiste plus à une terreur qui n'appartient pas encore au passé, et dont l'irruption, au milieu de l'excitation collective, transforme la frénésie festive en frénésie meurtrière.

Les exclus de la performance

L'interprétation des festivités comme une performance sociale, au sens d'Alexander, souligne la façon dont l'expérience des fêtes répétées, des danses des corps exaltés, des voix chantant la nation et les martyrs, rassemble les participants, les fond dans un collectif désormais aux dimensions de la nation. La réalité de ce moment de fusion n'est jamais mieux révélée que par le désarroi de ceux qui s'en sentent exclus.

Parmi les exclus, il y a par exemple notre cinéaste français de Jijel : le dernier plan de son film révèle la rambarde du balcon, comme si le cinéaste amateur cherchait à rester discret. Jamais l'homme n'est descendu se mêler à la foule avec sa caméra, soit qu'il ne se soit pas senti entièrement rassuré, soit pas directement concerné par ces festivités. De même, aucun des « Européens » appelés par les lycéens de Constantine défilant dans leurs quartiers ne répond à l'invitation qui leur est faite, à la différence du couple d'enseignants français rencontrés par Abdelkrim Badjadja, qui ne voulaient rien rater des festivités. Bien avant la loi sur la nationalité de mars 1963 qui donne à la question de l'identité un sens juridique, les festivités partagent donc le pays entre ceux qui en sont et ceux qui n'en sont pas.

Les exclus se sont aussi ceux qui font l'objet de règlement de compte, notamment certains harkis, qui apparaissent parfois, quoique rarement, au détour des récits condamnant en général la violence qui leur était faite. Cette violence prend parfois elle aussi une dimension théâtrale :

Ils mettaient les harkis dans des camions à bétail, attachés les uns aux autres, et on nous demandait d'aller les taper. J'avais une petite cousine un peu diabolote qui montait sur le rebord du camion et frappait justement cet homme-là que je connaissais, le harki qui volait des couvertures à la caserne pour les donner à mon père. Ça m'était insupportable de regarder³¹.

Les exclus, ce sont enfin les militants messalistes dont certains expriment leur désarroi d'être ainsi à la marge de la plus grande fête de l'histoire du pays. L'un d'eux écrit, le 25 juin 1962, une longue lettre à Messali Hadj. Il y relate son récent séjour en Algérie, l'état de déliquescence du parti et le sentiment d'abandon des militants :

Nous souffrons encore, puisque nous avons été astreints à l'exil au moment où tous les Algériens vont fêter l'Indépendance.

³¹ Entretien avec Mohammed Arab Izarouken, né en 1944, Alger, 29 avril 2014.

Nous qui prétendions avoir droit à une place de choix, non pas dans le domaine matériel mais plutôt dans le domaine moral, sommes à l'heure présente les plus malheureux de cette terre. [...]

Ma peine est immense, et je vous prie de croire que je ne fais qu'interpréter les sentiments unanimes de tous les militants, qui sont les miens aussi. [...]

La guerre est terminée, le peuple algérien se prépare à fêter l'indépendance en notre absence, des militants et des familles entières de militants rentrent en France, d'autres militants encore, et ils sont des milliers sur le sol algérien, toute l'organisation de France se préparait pour rejoindre l'Algérie³².

Si cette exclusion, voulue ou subie, si est douloureuse, c'est bien parce que les festivités ont une dimension performative : démonstration de l'existence du corps collectif, et mise en scène du peuple et de la nation, elles transforment ceux qui y participent. La réappropriation par les participants de leurs propres corps en réponse au déni colonial n'est pas seulement montrée ou jouée, mais également vécue et incorporée durant les heures et les jours de danse, de chant, de bruit qui transforme les corps et l'espace. Un rituel ou une performance réussie accroît l'identification des participants, et intensifie leur connexion entre eux³³. Parmi les indices de l'importance de la fusion qui se joue dans les festivités, il y a le coût pour les acteurs d'en être exclus, mais également le désir d'autres d'en être à toute force.

Car durant l'année 1962, bien des familles émigrées ou réfugiées à l'extérieur prennent le chemin du retour, sans toujours attendre que leur sécurité soit garantie, afin être physiquement présentes sur le territoire au moment où se jouait cette symbolique fusion du corps collectif.

³² CERMTRI, Paris, Archives Messali Hadj, Boîte 28, Paris le 25 juin 1962, à Monsieur Messali Hadj, président du MNA.

³³ Jeffrey C. ALEXANDER, « Cultural Pragmatics », *op. cit.*